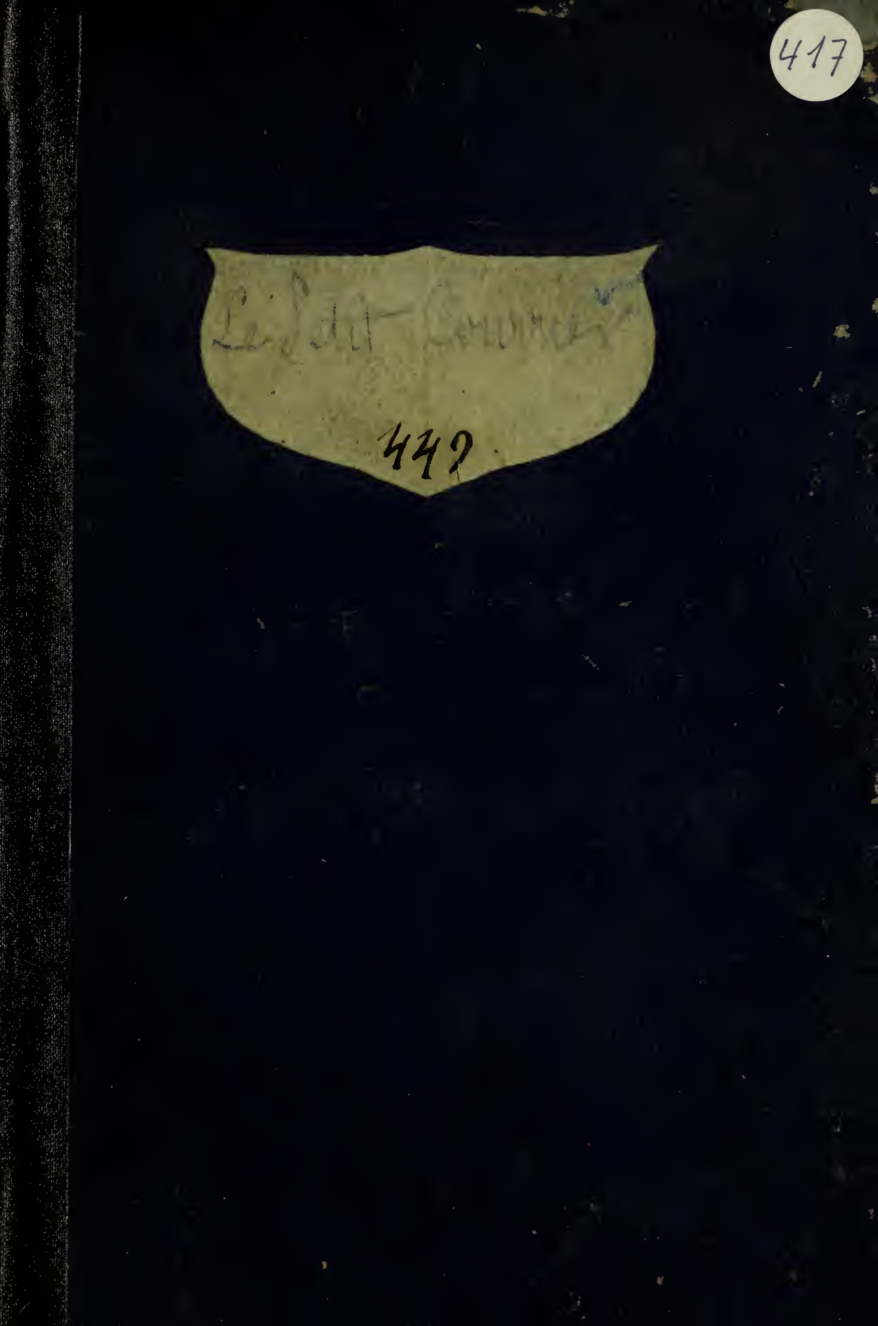

417
442

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Souffleur



" Nous sommes inséparables
" C'est tout ce que je demande'.

LE
PETIT COURRIER,
OU
COMME LES FEMMES SE VENGENT,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

PAR MM. J. N. BOUILLY ET A. MOREAU.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le jeudi 20 Avril 1809.

In-8°. avec fig. — 1 fr. 50 c.

PARIS,

DEMONVILLE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE, rue Christine, n°. 2.

1809.

AVIS DES AUTEURS.

C'est dans le joli roman de madame *Chemin*, intitulé *le Courrier Russe* (1), que nous avons pris le sujet de cet Ouvrage. Nous avons pensé qu'une femme qui ne se venge de l'abandon d'un époux inconstant et léger, qu'en se rendant plus digne de son amour et de ses hommages, par les charmes de l'esprit et les qualités du cœur, devait intéresser et plaire. Notre attente n'a point été trompée. Le Public qui daigne se porter en foule aux représentations de notre *Petit Courrier*, nous prouve que nous avons fait un bon choix, et que les différens épisodes que nous avons créés, ne sont pas indignes du fond intéressant que nous a fourni l'aimable auteur du *Courrier Russe*, à qui nous nous faisons un devoir de donner un témoignage authentique de notre respectueuse gratitude.

---

(1) Deux volumes in-12, 4 fr., chez Demonville, Imprimeur-Libraire, rue Christine, n°. 2.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
SAINT-ESTEVE, colonel de cavalerie.	M. HENRY.
Mad. de SAINT-ESTEVE, née Sophie de JUSTAL. D'abord en Courrier, sous le nom de Charles, ensuite sous celui de mad. de Valmire, nièce de M. Demoranges.	Mad. HERVEY.
M. DEMORANGES, riche banquier, oncle de mad. de Saint-Estève, homme aimable, caractère gai.	M. VERTPRÉ.
M. DES ETAMINES, grand amateur de botanique, personnage ridicule, amoureux de mad. de Valmire.	M. SÉVESTE.
Madame D'HERBIN, dame de compagnie, chargée de l'éducation de Sophie.	Mlle. BODIN.
PLUSIEURS DOMESTIQUES.	

La Scène se passe à Livry, à cinq lieues de Paris, dans un château appartenant à M. Demoranges.

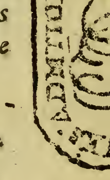
LE PETIT COURRIER,

OU

COMME LES FEMMES SE VENGENT.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon élégant ; un Secrétaire sur la gauche, dans le fond, une grande Porte donnant sur les jardins ; M. de Moranges et madame d'Herbin sont assis près d'un riche Guéridon, et déjeûnent.



SCENE PREMIERE.

M. DEMORANGES, Mad. D'HERBIN.

M. DEMORANGES.

Je ne me lasse point de vous entendre, ma chère madame d'Herbin. Achevez, achevez de m'instruire de tout ce qu'a fait ma nièce.

Madame D'HERBIN.

Vous savez qu'il y a trois mois, Sophie apprit que le colonel de Saint-Estève, son époux, venait d'être blessé dans la mémorable bataille

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL

d'Ulm : oubliant aussitôt les torts et l'abandon de cet homme injuste, elle part et s'expose sans crainte à toutes les fatigues d'un si long voyage.

M. DEMORANGES.

Heureusement vous l'accompagnez. Habituée à diriger les jeux de son enfance, vous présidez encore à ses belles actions, à ses actes d'un véritable héroïsme.

Madame D'HERBIN.

Oui, Monsieur, d'héroïsme.... Il fallait voir ma Sophie sous la livrée d'un jeune courrier de l'ambassadeur de France, se faire jour à travers les deux armées qui combattaient encore, pénétrer jusqu'à l'appartement du Colonel prêt à payer de sa vie la gloire dont il s'était couvert, lui prodiguer sous ce déguisement les plus tendres soins, et devenir, en un mot, si nécessaire à son existence, que Saint-Estève, sauvé comme par miracle, ne forme plus d'autre vœu que de fixer auprès de lui son jeune libérateur.

M. DEMORANGES.

Et c'est-là cette femme que Saint-Estève a dédaignée, méprisée !... Mais comment n'a-t-il pas connu cette voix si douce, cette figure si expressive, si piquante ?....

Madame D'HERBIN.

Vous n'avez pas oublié sans doute qu'à peine âgée de quatorze ans, privée encore de ces dons heureux que la nature a si bien développés depuis chez elle, Sophie, cédant aux ordres

d'un père, marin brusque et sauvage, unit sa destinée à celle du jeune et brillant Saint-Estève, qui lui-même ne faisait qu'obéir aux volontés d'un père avide d'une grande fortune, indispensable pour soutenir l'éclat de son rang.

M. DEMORANGES.

Pauvre Sophie !... j'étais alors en Amérique, et mon frère ne put me consulter sur ce mariage dont les suites....

Madame D'HERBIN.

Furent affreuses pour votre nièce. Son époux, habitué aux prestiges du grand monde, emporté par une imagination ardente, devait méconnaître un enfant élevé dans la solitude. Il prit pour absence d'esprit ce qui n'était que timidité ; pour ignorance ce qui n'était que défaut d'usage ; et crut voir de la laideur sur des traits que la nature avait à peine formés.

M. DEMORANGES.

Erreur trop commune !

Air : *Fille à qui l'on dit un secret.*

D'un jugement précipité
Il est rare qu'on s'applaudisse,
Et pour juger de sa bonté,
Attendons que le fruit murisse.
Sans choix et sans comparaison,
Le jardinier cultive, arrose,
Et ne va pas sur le bouton
D'avance condamner la rose.

Madame D'HERBIN.

Sophie, abandonnée par son époux le jour

même de son mariage, et reléguée dans la solitude la plus profonde, ne songea plus qu'à se venger du mépris du Colonel. S'adonner à l'étude, cultiver les arts, enrichir son esprit, élever son ame, voilà les armes qu'elle employa. Le ciel parut seconder de si généreux desseins; il lui fallait un guide, un second père; vous arrivâtes.

M. DEMORANGES.

Combien je me félicitai de mon retour en France! avec quel plaisir je pressai dans mes bras cette jeune orpheline, que l'abandon de son époux ne rendait que plus intéressante encore. Les biens de Saint-Estève étaient en vente; Sophie me fit acheter ce château, où le Colonel passa son enfance, où se fit, il y a dix ans, une union trop funeste.... Mais peut-être est-il encore quelque espoir; Saint-Estève est loin de se douter que l'oncle de Sophie est possesseur de tous ses biens : il ne m'a jamais vu, il ignore jusqu'à mon nom; c'est ici que je l'attends pour éprouver son cœur et suivre des projets... (*Il se lève*). Mais êtes-vous bien sure qu'il vienne aujourd'hui même?

Madame D'HERBIN.

N'en doutez pas, le Colonel, en arrivant à Paris, s'informe de l'acquéreur de ce château; la réputation dont vous jouissez, des renseignemens importans que vous seul, dit-il, pouvez lui donner, tout lui fait desirer de vous voir, de vous connaître. Sophie, toujours sous le nom de Charles et les habits d'un

jeune courrier, doit l'accompagner près de vous, et j'ai quitté Paris un jour avant eux, pour vous prévenir d'une visite....

M. DEMORANGES.

Que je saurai mettre à profit. Ma nièce n'est connue ici que sous le nom de madame de Valmire. Lorsque vous me quittâtes il y a trois mois pour l'accompagner près de son époux, je fis courir le bruit qu'elle était allée passer quelque tems en Suisse chez une de ses parentes; personne ne sait au château qu'elle est l'épouse de Saint-Estève, et le Colonel ne pourra concevoir aucun soupçon.

Madame D'HERBIN.

Tout semble favoriser nos projets.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Ne trouvez-vous pas plaisant de voir notre fugitif passer trois mois près de la femme qu'il croit fuir, et faire son confident, son ami de celle qu'il a dédaignée comme épouse? Tenez, j'ai dans l'idée que ce petit courrier le menera plus loin qu'il ne pense.

Air : *Traitant l'amour sans pitié* (de Voltaire chez Ninon).

Sans prendre de tels habits,
Plus d'une femme légère,
A son mari débonnaire,
Fait voir souvent du pays.
Long-tems l'époux de Sophie,
Sur le chemin de la vie,
Egaré par la folie,
Suivit un guide trompeur;
Mais ce courrier qui l'éclaire,
Le ramenera, j'espère,
Dans la route du bonheur.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL

Madame D'HERBIN.

Ne nous en flattons pas encore. Saint-Estève conserve toujours cette prévention défavorable contre son épouse, cette première impression qui s'efface si difficilement; il accepte d'un jeune courrier des soins qu'il refuserait de sa femme. D'un autre côté, Sophie, trop fière pour se faire connaître, craindrait, en avouant ses services, d'humilier le Colonel, et de paraître à ses yeux demander la récompense d'une conduite que lui prescrivait le devoir.

Air : *Du Vaudeville de Florian.*

Avec ivresse elle se tait.
Fait-on rougir celui qu'on aime ?
Pour elle l'aveu d'un bienfait
Coûte plus que le bienfait même.
La payant enfin de retour,
L'ingrat qui sut trop bien lui plaire,
Peut seul au flambeau de l'amour
Brûler le voilè du mystère.

M. DEMORANGES.

Je voudrais bien voir que Saint-Estève ne sût pas apprécier tout le mérite de ma nièce.

Air : *De Calpigi.*

Il n'est pas commun, sur mon ame,
De rencontrer pareille femme.
En voit-on beaucoup dans Paris
Qui courent après leurs maris. (*bis*).
On doit bénir la Providence
D'être épargné dans son absence,
Lorsque tant de maris présens
Sont traités comme des absens.

Mais je crois entendre l'infatigable botaniste M. Des Etamines, dont la terre touche

à ce château, et qui veut à toute force épouser ma nièce qu'il croit veuve : il m'amuse beaucoup ; un homme comme celui-là est un trésor à la campagne. Pas un mot, je vous prie, qui puisse le tirer de son heureuse sécurité.

SCENE II.

LES MÊMES, M. DES ETAMINES.

DES ETAMINES (*entrant précipitamment, plusieurs bottes de simples sous le bras et dans les poches*).

Que viens-je d'apprendre ?... Serait-il vrai !... Madame de Valmire arrive aujourd'hui même... Ah ! c'est vous, madame d'Herbin ? (*Il la salue*). Rassurez mon ame agitée.... Votre présence en ces lieux.....

Madame D'HERBIN.

Oui, Monsieur ; nous sommes depuis hier à Paris. Quelques affaires y ont retenu madame de Valmire ; mais la journée ne se passera pas sans que nous la possédions ici.

DES ETAMINES (*toujours avec emphase*).

La journée !.... c'est un siècle loin d'elle.

Madame D'HERBIN (*souriant*).

Elle occupe donc toujours votre pensée ?

M. DEMORANGES.

Eh ! bien, mon voisin, la Botanique ?

DES ETAMINES (*répondant à mad. d'Herbin*).

Vous m'en voyez plus que jamais enthousiasmé.

M. DEMORANGES.

Je sais que vous l'aimez beaucoup.

DES ETAMINES.

Si je l'aime !

M. DEMORANGES.

Je conviens qu'elle a bien des attraits....

DES ETAMINES.

Que trop pour mon repos.

M. DEMORANGES.

Et je conçois qu'un amateur tel que vous......

DES ETAMINES.

Eh ! qui n'en serait épris ?

M. DEMORANGES.

C'est ce que disent tous ceux qui la connaissent.

DES ETAMINES.

Vous ne me blâmez donc pas de m'être livré à cette passion ?.....

M. DEMORANGES.

Non, sans doute : elle convient à votre âge ; et puisqu'elle fait votre bonheur......

DES ETAMINES.

Oui, Monsieur, elle le fera : et sitôt que les nœuds de l'hymen.....

M. DEMORANGES.

De l'hymen ! Et de qui donc me parlez-vous ?

DES ETAMINES.

De votre adorable nièce.

M. DEMORANGES.

Je vous parle, moi, de la botanique.

DES ETAMINES.

Eh! puis-je m'en occuper, quand Madame de Valmire reparaît en ces lieux? (*à madame d'Herbin*). Sans doute, Madame, les belles montagnes de la Suisse ont retenti de son éloge; c'est là sur-tout qu'elle se sera perfectionnée dans la botanique, étude délicieuse, dans laquelle je fus assez heureux pour guider ses premiers pas.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Le premier pas des femmes. Ah! mon ami, on ne sait pas où cela les mène.

Air *nouveau de M. Doche.*

PREMIER COUPLET.

Le premier pas se fait sans qu'on y pense:
Craint-on jamais ce qu'on ne prévoit pas?
Heureux celui dont la douce éloquence,
En badinant fait faire à l'innocence
Le premier pas.

M. DES ETAMINES.

Oui, je conçois que cela doit être.....

M. DEMORANGES.

IIe. COUPLET. *Même air.*

Au premier pas un bonheur qu'on ignore
Sait à nos cœurs présenter tant d'appas,
Qu'à son déclin, regrettant son aurore,
Femme souvent veut qu'on la croie encore
Au premier pas.

Madame D'HERBIN.

IIIe. COUPLET. *Même air.*

Le premier pas rarement inquiète
Jeune beauté qu'Amour prend dans ses lacs;

Mais sur la route, où le fripon la jette,
Plus elle avance et plus elle regrette
Le premier pas.

DES ETAMINES.

Madame de Valmire ne regrettera jamais ceux que je lui ai fait faire ; et je connais assez la délicatesse de ses sentimens, pour être sûr que dans les ravins les plus profonds de la Suisse, comme aux sommets de ses plus hautes montagnes, mon nom toujours fut présent à sa mémoire.

Air : *Du vaudeville de M. Guillaume.*

Ne craignez pas que jeune Élève oublie
Celui qui fut son premier précepteur.
Les beaux sites de l'Helvétie
N'ont pu m'effacer de son cœur. (*bis.*)
Comme j'ai su, je dois m'en faire gloire,
Des *simples* lui montrer l'emploi ;
Quand elle en cueillait, j'aime à croire
Qu'elle pensait à moi.

M. DEMORANGES.

J'en suis sûr.

SCÈNE III.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, peu après SAINT-ESTEVE, et SOPHIE.

LE DOMESTIQUE.

M. le colonel de Saint-Estève.

M. DEMORANGES (*bas à madame d'Herbin*).

Comment, déjà !

Madame D'HERBIN (*bas à M. Demoranges*).

Je vous l'avais bien dit.

DES ETAMINES.

Une visite ! Je vous laisse, et vais mettre en ordre le nouvel herbier dont je me propose de faire hommage à madame de Valmire. (*Il sort d'un côté, Saint-Estève et Sophie entrent par le fond*).

SCÈNE IV.

SAINT-ESTEVE, SOPHIE (*en Courrier, un porte-manteau militaire sur l'épaule*), M. DEMORANGES, madame D'HERBIN. (*Pendant le commencement de cette scène, Sophie se tient modestement en arrière*).

SAINT-ESTEVE.

Air : *O Ciel que lui dire !* (*de Rien de Trop*).

La reconnaissance
Me guide en ces lieux ;
Ici ma présence.....

M. DEMORANGES (*allant au-devant de lui*).

Comble tous mes vœux ;
Sans cérémonie
On agit chez nous.
Daignez, je vous prie,
Vous croire chez vous.

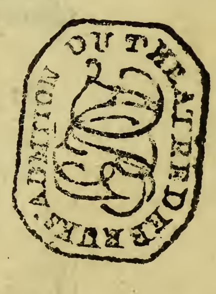
ENSEMBLE.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Quel trouble m'enflamme
Sans le définir ;
Ici pour mon ame
Tout est souvenir.

M. DEMORANGES (*à part*).

Je ris sur mon ame
De le voir venir ;
Conduit par la femme
Qu'il croit toujours fuir.


DU THEATRE DE RUES... ADMINISTRATION

ENSEMBLE.

SOPHIE (*à part, et remarquant le trouble de Saint-Estève*).

Ah ! si de sa femme
Le seul souvenir
Agitait son ame,
Quel doux avenir !

Madame D'HERBIN (*à part*).

Adorable femme !
Tu dois réussir.
Tant d'esprit, tant d'ame,
Sauront l'attendrir.

(*Un domestique prend le porte-manteau des mains de Sophie, et l'emporte*).

M. DEMORANGES (*à part*).

Que j'ai de plaisir à la revoir ! (*haut*) Puis-je vous demander, M. le colonel, ce qui me procure l'honneur de vous recevoir ?

SAINT-ESTEVE.

Votre caractère connu, Monsieur, la haute réputation dont vous jouissez.

M. DEMORANGES.

De grace, expliquez-vous ?

SAINT-ESTEVE.

Je vais le faire avec franchise. Unique rejeton d'une famille distinguée par ses longs services militaires, possesseur d'une grande fortune, jeune et sans expérience, je lui portai bientôt de fortes atteintes. Quel jeune homme de qualité n'en fait autant ? Bref, quand je quittai la France, il ne me restait plus pour payer mes créanciers que cette terre où je suis né. J'apprends que vous l'avez achetée. Son prix,

je le sais, ne pouvait suffire pour acquitter mes dettes ; cependant, elles le sont toutes, et j'ai lieu de croire, Monsieur, quoique vous possédiez tous mes biens, que je suis encore votre débiteur.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Il est loin de penser que c'est sa femme....

M. DEMORANGES.

J'ignore, M. le colonel, sur quoi vous fondez de pareilles conjectures. J'ai payé le prix de cette terre, voilà tout. Mais puisqu'elle fut votre berceau, puisqu'elle appartint à vos ancêtres, j'ose me flatter que vous voudrez bien y passer quelques jours, et je tâcherai que vous ne vous aperceviez pas qu'elle a changé de propriétaire. (*A part, en regardant Sophie*) Et je ne puis l'embrasser !

SAINT-ESTEVE.

C'est une manière fort aimable, sans doute, de détourner la conversation ; mais vous n'échapperez pas à ma reconnaissance. Et s'il est vrai que ce soit à vous que je doive......

M. DEMORANGES.

Pardon, M. de Saint-Estève, mais à la campagne je ne parle jamais d'affaires : c'est bien assez de m'en occuper à Paris.

Air : *Suzon sortait de son Village.*

Dès le matin, dans ma demeure,
Un Public nombreux m'assaillit :
La hausse et la baisse, à toute heure,
Viennent occuper mon esprit.

Voir en détail,
Tout le travail,
Dans mes bureaux, aller, venir sans cesse;
Compter, signer,
Perdre et gagner:
Voilà le cours
Et l'emploi de mes jours.
Ici du moins avec ivresse,
Jouissant de ma liberté,
Je retrouve un fond de gaîté
Qui ne craint pas la baisse.

Au lieu d'une séance à la bourse, je fais une partie de chasse; ~~mes commis sont mes piqueurs;~~ tout ma correspondance se borne à des invitations à dîner, mes calculs, aux différens vins que je puis offrir; une nièce d'une figure piquante, (*fixant Sophie*) et j'ose le dire, d'un mérite assez rare, fait ordinairement les honneurs de mon château. Elle est absente depuis quelque tems; mais j'espère aujourd'hui même la presser dans mes bras. Vous ne pouvez être indifférent à la société d'une femme aimable, et vous ne me refuserez pas le plaisir de vous la présenter.

SAINT-ESTEVE.

C'est une grace que j'oserais réclamer moi-même.....

M. DEMORANGES.

Vous acceptez: franchement, j'y comptais. (*Regardant Sophie*). Ce jeune homme...... vous appartient?

SAINT-ESTEVE.

Par les liens les plus sacrés. (*Mouvement de Sophie*).

Madame D'HERBIN.

Il porte sur sa figure une expression !....

SAINT-ESTEVE.

C'est qu'elle est l'image de son ame. Ce que je lui dois est au-dessus de tout éloge. Blessé mortellement dans les dernières guerres d'Allemagne, j'allais périr, lorsqu'envoyé par l'ambassadeur de France, mon parent, ce jeune courrier vint s'établir auprès de moi, et devint mon gardien fidèle, mon ange tutélaire.

Air : *Du vaudeville des Amans sans amour.*

Son ardeur et sa prévoyance,
Que n'arrêtait aucun danger,
Ont su me rendre une existence
Qu'avec lui je veux partager.

(*Serrant la main de Sophie*).

Dût s'en plaindre un orgueil bizarre,
Charles, ne crains pas que jamais,
Un fatal préjugé sépare
Ceux qu'ont réunis les bienfaits.

SOPHIE (*avec abandon*).

Une pareille promesse met le comble à mes vœux..... (*soupirant*) mais je n'ose y compter.

SAINT-ESTEVE.

Pourquoi non ?

SOPHIE (*gaîment*).

Air : *Vaudeville d'Arlequin Musard.*

Jeune, Français et militaire,
De vos destins suivant le cours,
Vous partagez votre carrière
Entre Bellonne et les Amours.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Et courant sans que rien vous coûte
Après le myrthe ou le laurier ;
Vous pourriez fort bien sur la route
Oublier le petit Courrier.

SAINT-ESTEVE.

Moi t'oublier !.... Tu me suivras par-tout.

SOPHIE.

Je vous le promets, mon colonel.

SAINT-ESTEVE (*lui prenant la main*).

Nous sommes inséparables.

SOPHIE (*à part et à demi-voix*).

C'est tout ce que je demande.

SAINT-ESTEVE (*à M. Demoranges*).

Pardon, Monsieur, si devant vous......

M. DEMORANGES.

Comment donc ! ceux qui sauvent les braves ont des droits à notre reconnaissance.... Viens, mon ami, que je t'embrasse..... (*à part*). Aussi bien je n'y peux plus tenir. (*Il la presse dans ses bras*).

SOPHIE.

Monsieur, c'est un honneur !.... (*à demi voix*). Ah ! mon oncle ! (*haut, gaîment*) Ma foi, mon colonel, je crois que nous serons bien ici.

Madame D'HERBIN (*à part.*)

Elle m'étonne toujours et sait éloigner le soupçon par une gaîté...

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève.*)

Ah! ça, je vous quitte un instant : je vais ordonner les apprêts d'une chasse pour ce soir. Je veux que vous retrouviez à Livry une des belles journées de votre jeunesse.

AIR : *Du Vaudeville de Méléagre.*

Notre amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens,
Dans ce château vous pourrez peut-être
Vous croire encore au sein de vos parens.

SAINT-ESTÈVE.

D'un tel accueil j'admire la franchise.

M. DE MORANGES.

Dans ce séjour, pour retenir vos pas,
Je vous ménage une aimable surprise
Et des plaisirs que vous n'attendez pas

ENSEMBLE.

M. DE MORANGES.

Notre amitié ne fait que de naitre.
Mais en goûtant ses doux épanchemens,
Dans ce château vous pourrez peut-être
Vous croire encore au sein de vos parens.

SAINT-ESTÈVE.

Notre amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens
Dans ce château je crois encore être
A mon jeune âge au sein de mes parens.

SOPHIE et Mad. D'HERBIN.

Leur amitié ne fait que de naître.
Mais en goûtant ses doux épanchemens
Dans ce séjour il croit encore être
A son jeune âge au sein de ses parens.

SAINT-ESTÈVE (*à M. de Moranges.*)

Je suis tout prêt à partir pour la chasse.

SOPHIE (*à Mad. d'Herbin.*)

De mes efforts obtiendrai-je le prix ?

SAINT-ESTÈVE.

Du fin renard nous y suivrons la trace.

M. DEMORANGES (*à part.*)

Dans nos filets je le crois déjà pris.

ENSEMBLE.

Notre } Leur } amitié ne fait que de naître, etc., etc.

SCENE V.

SAINT-ESTÈVE, SOPHIE.

SAINT-ESTÈVE.

Eh bien, Charles, comment trouves-tu ce château ?

SOPHIE.

Oh! mon colonel, je le connais depuis long-tems.

SAINT-ESTÈVE.

Tu le connais, dis-tu ?

SOPHIE.

Je vous ai déjà dit que je suis né au Raincy, que nous avons vu sur la route à une petite lieue d'ici. C'est là que je fus assez heureux pour être distingué par votre parent M. l'ambassadeur, qni souvent dirigeait ses chasses de ce côté, et qui daigna me charger de vous porter les secours qui vous étaient si nécessaires.

SAINT-ESTÈVE.

Ah! tu es du Raincy? Je ne suis plus étonné

de l'émotion que tu éprouvais en venant à ce château.

SOPHIE.

Mais, vous-même, mon colonel, vous n'avez pu vous défendre, en le revoyant, d'un trouble..., et pourtant il y a si long-tems que vous l'avez quitté...

SAINT-ESTÈVE.

Ah! mon ami, c'est qu'il est des choses que l'on n'oublie jamais.

AIR : *Muses des jeux et des accords champêtres.*

Ce fut ici que pour un nœud funeste
Il me fallut renoncer au bonheur :
Lien fatal, hymen que je déteste,
Tu m'enchaînas sans captiver mon cœur.
Malheur à ceux qu'un vil intérêt guide ;
Sur le contrat qui va fixer nos droits ,
Lorsque Plutus porte sa main avide,
L'amour s'envole et brise son carquois.

SOPHIE (*avec altération.*)

Ah! mon Dieu, mon colonel.... Eh! qui fûtes-vous donc obligé d'épouser ?

SAINT-ESTÈVE.

L'unique héritière d'un riche capitaine de vaisseau, élevée par sa bisaïeule, dans un château gothique, au fond du Périgord. Figure-toi les traits les plus insignifians, la démarche la plus gauche, les manières les plus risibles, une mise du tems du roi Dagobert, mules à talons, large vertu-gadin, du rouge, des mouches ; en un mot, une petite antique de quatorze ans.

SOPHIE (*à part en souriant.*)

Le portrait n'est que trop fidèle. (*gaîment.*) Ma foi, mon colonel, à votre place, cela ne m'aurait point effrayé. J'ai souvent entendu dire que ces innocentes n'étaient pas tant à dédaigner ; et peut-être (*d'un ton piqué*) la petite antique de quatorze ans...

SAINT-ESTÈVE.

Tu vas la juger. Le soir même de notre hymen un hasard, qu'on nous ménageait sans doute, me fit trouver tête-à-tête avec elle. La bienséance m'obligeait à lui donner la main. Une main de femme! je la serrai par habitude. Oubliant la promesse que je m'étais faite, j'allais peut-être devenir plus entreprenant, lorsqu'avec un sérieux à faire mourir de rire, elle me proposa de danser.... un menuet.... Oh! j'avoue que je n'eus pas le courage de pousser plus loin mes recherches.

SOPHIE.

Je vous croyais plus brave que cela, mon colonel.

SAINT-ESTÈVE.

AIR : *Du Vaudeville de l'Avare.*

Dans l'âge heureux de la folie
Je ne pouvais pas, en honneur,
Me faire à cette gaucherie
Qu'on appelait de la pudeur.
Près de ces femmes ignorantes
Le cœur jamais n'éprouve rien.

SOPHIE (*avec ironie.*)

Mon colonel, je le vois bien,
Aime à les trouver plus savantes.

(*Avec ironie.*) Qu'attendre, en effet, d'une jeune personne élevée au fond du Périgord... dont la tête, sans doute, était remplie de ces vieux préjugés de fidélité... de constance... qui croyait peut-être qu'aimer son mari suffisait pour lui plaire..., ignorant, en un mot, tous les usages du grand monde?... (*D'un ton piqué.*) Vous avez raison, mon colonel; ce n'était pas là la femme qu'il vous fallait.

SAINT-ESTÈVE.

Comment?

SOPHIE (*gaîment.*)

M. le colonel sait bien qu'il ne hait pas les aventures : qu'il résiste difficilement aux moindres agaceries d'une coquette : qu'il suffit quelquefois d'un sourire, d'un coup-d'œil, pour lui faire tourner la tête.

SAINT-ESTÈVE (*à part et gaîment.*)

Le petit drôle ne me connaît que trop bien.

SOPHIE.

Tenez, mon colonel, tout bien considéré, je crois qu'il est très-heureux pour votre jeune épouse de n'avoir pas eu le tems de vous connaître davantage..., elle eût été folle de vous; et peut-être le seul jour de votre hymen a-t-il laissé dans son ame...

SAINT-ESTÈVE (*avec force.*)

C'est assez me parler d'un être qui, n'ayant pu me donner le bonheur, me prive, en m'enchaînant, de faire un autre choix...., d'une

femme qu'il m'est impossible d'aimer, et que j'ai fait vœu d'éviter à jamais.

SOPHIE (*troublée.*)

D'éviter à jamais !...

SAINT-ESTÈVE.

Mais, tu prends à elle un intérêt...

SOPHIE (*changeant de ton.*)

Ah ! c'est que tel que vous me voyez, mon colonel, j'ai éprouvé tout cela moi. Ne me suis-je pas avisé de devenir amoureux à quatorze ans ?

SAINT-ESTÈVE.

Et de qui donc ?

SOPHIE (*cherchant.*)

De qui... De la fille de l'intendant du Raincy. Trop jeune alors pour exprimer tout ce que j'éprouvais, je parus à l'objet de mon amour d'un ridicule... (*appuyant*), d'une gaucherie... Aussi j'en fus payé du plus profond mépris.

Air nouveau : *De M. Doche.*

Par l'objet d'un funeste amour
En vain mon ame est poursuivie.
Perdant l'espoir d'un doux retour
Je devrais le fuir pour la vie.
Mais, hélas, un pouvoir vainqueur
M'enchaîne à l'objet qui m'outrage :
Et ses mépris ont déchiré mon cœur
Sans en arracher son image.

SAINT-ESTÈVE (*lui serrant la main.*)

Pauvre Charles ! qui mieux que toi méritait d'être payé de retour ?

SOPHIE (*gaîment.*)

Oh ! je ne me suis pas tenu pour battu, mon colonel. Vous sentez bien que mon petit amour-propre fut humilié : et je ne cherchai plus que les moyens de me venger. Le hasard me servit. Ce fut à cette époque que j'entrai au service de votre parent, M. l'ambassadeur. Quelques mois à Paris, mes voyages, et surtout mon séjour auprès de vous... tout cela m'adonné un courage... un espoir...

SAINT-ESTÈVE.

Mais, qu'espères-tu d'une personne qui sut te méconnaître à ce point ?

SOPHIE (*plus gaîment.*)

C'est ce que je me suis dit souvent. Mais que voulez-vous, mon colonel, il est des projets qu'on n'abandonne pas facilement. On a tant de plaisir à détruire certaines préventions..., (*très-gaîment.*) et je suis maintenant trop avancé pour reculer.

SAINT-ESTÈVE.

Ainsi, ton dessein est donc ?...

SOPHIE (*avec gaîté et intention.*)

De me rendre au Raincy ; de revoir encore l'objet de tous mes vœux : il ne me reconnaîtra pas : le tems et les voyages ont tellement changé mes traits... Je ne serai plus cet enfant timide, dont l'amour naissant ne put obtenir de retour. J'attaquerai maintenant avec des armes plus sûres ; et grace à vous, mon colonel, oui, grace à vous, on ne verra plus en

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

moi qu'un jeune courrier alerte, expéditif, qui sait vaincre tous les obstacles pour arriver à son but.

SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Tu pourrais donc m'abandonner !...

SOPHIE (*très-gaîment.*)

O ! mon colonel, je ne vous quitterai pas pour cela.

SAINT-ESTÈVE.

A la bonne heure.

SOPHIE.

Je pars. Une petite lieue à faire ce n'est rien pour moi.

DUO.

SAINT-ESTÈVE.

Pars, mon ami, que l'amour te conduise.
Au succès de ton entreprise
Je m'intéresse autant que toi.

SOPHIE.

Croyez que dans cette entreprise
Vos volontés seront ma loi.

SAINT-ESTÈVE.

Tu reviendras demain.

SOPHIE.

Avant, peut-être,
Ici, je serai de retour.

SAINT-ESTÈVE (*gaîment.*)

Parbleu, je voudrais bien connaître
L'objet d'un si constant amour.

SOPHIE.

Vous le connaîtrez quelque jour.

SAINT-ESTÈVE.

Ne crains-tu rien de son humeur légère ?

SOPHIE.

Je ne suis pas encor tout-à-fait rassuré.

SAINT-ESTÈVE.

Crois-tu, du moins, son cœur franc et sincère ?

SOPHIE (*avec intention.*)

Je crois qu'il ne fut qu'égaré.

SAINT-ESTÈVE.

Fuis l'hymen et sa loi sévère:
Redoute les fers d'un époux.

SOPHIE.

Pour rendre ma chaîne légère,
Je prendrai modèle sur vous.

SAINT-ESTÈVE.

Cours obtenir le prix de ta constance,
Mais songe-bien que ta présence
Est nécessaire à mon bonheur.

ADMINISTRATION DU THEATRE DES ARTS

SOPHIE.

Ah ! croyez que malgré l'absence
Vous serez présent à mon cœur.

ENSEMBLE.

SAINT-ESTÈVE.

Oui, je sens trop que sa présence
Est nécessaire à mon bonheur.

SOPHIE (*à part.*)

Serait-il vrai que ma présence,
Fût nécessaire à son bonheur !

SAINT-ESTÈVE (*lui serrant la main.*)

A demain.

SOPHIE (*avec émotion.*)

A demain.

(*Saint-Estève sort.*)

SCENE VI.

SOPHIE (*seule.*)

Quelle étrange situation ! Ah ! monsieur de Saint-Estève, vous ne voulez pas entendre parler de votre femme, et vous ne pouvez vous passer de votre petit courrier ! La vue seule de Sophie vous ferait fuir, et Charles vous afflige en vous quittant pour un seul jour... Ce que c'est que la prévention !

AIR nouveau : *de M. Doche.*

Époux volage, ta Sophie
N'emprunte, en cette occasion,
Le masque de l'étourderie
Que pour te rendre à la raison.
Déjà la plus douce espérance...
(*gaîment.*) Petit courrier trop indiscret,
Il ne faut pas d'avance
Faire claquer son fouet.

Doublons de courage et d'adresse.
Nouveaux dédains, nouveaux mépris,
De mes soins et de ma tendresse
Peut-être hélas seront le prix...
Mais si l'orgueil qu'il fait paraître
A mes pieds enfin échouait,
Charles pourrait peut-être
Faire claquer son fouet.

SCENE VII.

SOPHIE, Madame D'HERBIN.

Madame D'HERBIN.

Eh ! bien, petit courrier, où en sont nos projets ?

SOPHIE.

C'est vous, mon amie ! qu'il me tardait de

vous entretenir seule ! Je viens de faire mes adieux au colonel.

Madame D'HERBIN.

Vos adieux, dites-vous ?

SOPHIE.

Sans doute ; ne dois-je pas suivre le plan que j'ai formé ? J'ai prétexté, comme nous en étions convenus, un voyage au Raincy. Oh ! si vous aviez vu avec quelle peine il a consenti à m'accorder seulement vingt-quatre heures ! Il ne peut plus se passer de moi. Mais le tems presse, je crois apercevoir le tendre et langoureux botaniste, il est important qu'il ne me voie pas sous cet habit : je vous quitte et reparais bientôt aux yeux de Saint-Estève sous le nom de madame de Valmire, à laquelle il vous faudra bien pardonner les petites ruses de la séduction et le manège adroit de la coquetterie, qui le plus souvent, hélas ! a tant d'empire sur les hommes.

Madame D'HERBIN.

Ah ! si toutes les coquettes ressemblaient à Sophie !

SOPHIE.

Changer de costume est l'affaire d'un instant. Je sors par la petite porte du parc, où les postillons de Livry m'attendent ; j'arrive par l'avenue, accablée de la fatigue d'un si long voyage. Vous, mon amie, jouez bien la surprise, l'empressement, et sur-tout n'oubliez pas que je reviens de la Suisse.

Madame D'HERBIN.

Comptez sur moi pour vous seconder.

(*Sophie sort; Des Etamines entre du côté opposé*).

SCENE VIII.

Madame D'HERBIN, DES ETAMINES.

DES ETAMINES.

Quel est ce petit drôle qui court si lestement?

Madame D'HERBIN.

C'est une personne..... attachée au colonel de Saint-Estève.

DES ETAMINES.

Quelque jockey, sans doute? Il les choisit alertes.

Madame D'HERBIN.

Oui. Celui-ci paraît rempli d'intelligence; il va rejoindre son maître qui, je le présume, fait un peu de toilette pour être présenté à madame de Valmire.

DES ETAMINES.

Madame de Valmire!

Madame D'HERBIN.

Son valet-de-chambre vient d'arriver en courrier. Elle n'est pas à un quart de lieue d'ici.

DES ETAMINES.

Il n'existera donc bientôt plus de distance entre nous..... Mais j'oublie que je suis dans mon négligé de botanique..... Après tout,

qu'importe ? Au point où nous en sommes, s'offense-t-on du plus ou du moins de toilette ?

Madame D'HERBIN (*à part*).

Il est d'une confiance !

DES ETAMINES.

Mais peut-être est-elle déjà près du château : Je cours à sa rencontre.

Air : *Dans mon printems naïve et confiante.*

Ces postillons sont d'une maladresse !
Ils ont souvent des chevaux ombrageux :
Et pour l'objet de ma vive tendresse,
Je crains un accident fâcheux.
Prévoir le mal fut toujours ma devise :
Près du parc vingt fois on versa ;
Et s'il se fait quelque sottise,
Il faut que je sois là.

(*Il sort en courant*).

SCENE IX.

Madame D'HERBIN (*seule*).

L'amour de ce ridicule personnage doit servir aujourd'hui les projets de ma Sophie, et Saint-Estève ne pourra jamais reconnaître dans madame de Valmire, séduisante et coquette, ce petit courrier si modeste et si prévenant, (*Gaîment.*) qu'il croit dejà loin du château, et qu'il a bien raison de regarder comme nécessaire à son bonheur.

SCENE X.

Madame D'HERBIN, M. DEMORANGES, SAINT-ESTEVE (*en uniforme et sans bottes*).

M. DE MORANGES (*à Saint-Estève*).

Oui, vous dis-je, c'est ma nièce. (*A mad.*

d'Herbin.) Nous allons l'embrasser, ma chère madame d'Herbin ; le Colonel et moi nous venons d'appercevoir sa voiture dans l'avenue.

SAINT-ESTEVE.

Elle arrive d'une vîtesse....

M. DEMORANGES.

Il paraît qu'elle paye bien ses postillons.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Leur course n'est pas longue.

M. DEMORANGES.

Comment donc, Colonel ? mais je crois en vérité que vous avez fait une toilette ?

SAINT-ESTEVE.

Etait-il convenable que je me présentasse en habit de voyage devant une jeune dame.... que je n'ai jamais vue ?

M. DEMORANGES.

C'est juste : c'est juste. J'en faisais autant à votre âge, et quelquefois encore une ancienne habitude..... Mais hélas !

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est envain que du tems jaloux
Je cherche à réparer l'outrage ;
Je fais bien plus de frais que vous,
Et vous obtenez davantage.
Malgré les prestiges de l'art,
Belle préfère avec sagesse
A la parure d'un vieillard
Le négligé de la jeunesse.

Mais je ne me trompe pas, une voiture s'arrête.

Madame D'HERBIN.

Je crois entendre sa voix.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Je brûle de la connaître.

M. DEMORANGES.

Il y a si long-tems que je ne l'ai vue. Je cours au devant d'elle.

Madame D'HERBIN.

Je l'aperçois.

SCENE XI.

LES MÊMES, SOPHIE (*sous le nom de madame de Valmire, en négligé de voyage, chapeau avec un demi-voile*). M. DES ETAMINES (*lui donnant une main, et de l'autre portant un herbier et plusieurs paquets*).

SOPHIE (*se jetant dans les bras de M. Demoranges*).

Mon oncle!

M. DEMORANGES.

Ensemble.

Air : *Tu vas changer de costume et d'emploi* (*du* Pauvre Diable).

Je puis enfin te presser sur mon cœur!

SOPHIE.

Je puis enfin vous presser sur mon cœur!

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Dans son maintien que de grace et d'aisance!

M. DEMORANGES, SOPHIE.

De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SOPHIE.

Lorsque mon cœur me ramenait vers vous,
J'éprouvais un plaisir extrême.
Ah! pour moi quel moment plus doux?
(*Fixant Saint-Estève*).
Je vois ici tout ce que j'aime.
(*Elle embrasse madame d'Herbin*).

Ensemble.

M. DEMORANGES.

Je puis enfin te presser sur mon cœur!
Tout va renaître ici par ta présence;
De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

SOPHIE.

Je puis enfin vous presser sur mon cœur!
Ce jour tardait à mon impatience;
De se revoir on sent mieux le bonheur
Après une aussi longue absence.

M. DES ETAMINES (*à part.*)

Je vais enfin goûter le vrai bonheur;
J'étais bien sûr de toute sa constance;
Oui, l'amour vrai dans un sensible cœur
Ne fait qu'augmenter par l'absence.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Ce son de voix pénètre jusqu'au cœur.
Dans son maintien que de grace et d'aisance
Non, le portrait n'était pas trop flatteur,
Tout en elle prévient d'avance.

Madame D'HERBIN (*à part*).

Du Colonel tout complette l'erreur.
O ma Sophie, arme-toi de constance,
Et de tes soins, en regagnant son cœur,
Tu recevras la récompense.

M. DEMORANGES.

Ma nièce, je te présente M. le colonel de Saint-Estève.

SOPHIE (*se tournant pour la première fois vers Saint-Estève*).

Mille pardons, Monsieur, mais après un long voyage, nos regards se portent malgré nous.... sur ce qu'on a de plus cher.

SAINT-ESTEVE.

Cela me fait regretter davantage, Madame, de ne vous voir aujourd'hui que pour la première fois. (*A part.*) Il est quelquefois de ces ressemblances....

SOPHIE (*à Saint-Estève*),

M. le Colonel est-il depuis quelque tems au château ?

M. DEMORANGES.

Il ne fait que d'arriver; mais j'ai compté sur toi pour m'aider à le retenir.

SOPHIE (*à Saint-Estève*).

Si mes instances....

SAINT-ESTEVE.

Des instances ! Madame, épargnez-moi, de grace.

M. DEMORANGES (*à part, à Sophie*).

Nous le tenons.

DES ETAMINES (*à part*).

M. Demoranges avait bien besoin de garder

ici ce colonel. (*haut*) Eh ! bien, mon adorable élève, avez-vous fait un voyage agréable ?

SOPHIE (*vivement, d'un ton marqué, en regardant Saint-Estève*).

Agréable.... Mais, oui ; et j'espère qu'il ne m'aura pas été tout-à-fait inutile.

DES ETAMINES (*vivement*).

Ah ! j'en étais bien sûr. Le tems que la plupart des femmes emploient à des futilités, madame de Valmire le consacre tout entier à l'étude de la botanique, à l'exacte observation....

SOPHIE (*toujours d'un ton marqué*).

Oui, je crois avoir fait d'heureuses observations.

DES ETAMINES (*vivement*).

Vous me les communiquerez ?

M. DEMORANGES.

A propos, ma nièce, cette personne si chère, qui t'a retenue si long-tems, et sur le sort de laquelle tu m'avais témoigné tant de crainte, est donc entièrement rétablie ?

SOPHIE.

Oui, mon oncle : le ciel l'a rendue à nos soins, à notre tendresse. (*fixant Saint-Estève*) Et j'ai maintenant le bonheur de pouvoir répondre de ses jours.

DES ETAMINES.

Voilà pourtant ce que c'est que d'étudier la botanique.

SAINT-ESTEVE.

Quoi ! Madame, cette science austère et si peu faite pour les belles ?....

SOPHIE.

N'en dites pas de mal, M. le colonel ; elle m'a servie à conserver des jours....

SAINT-ESTEVE (*avec un sentiment gradué*).

Qui deviennent encore plus chers, Madame, quand on a le bonheur de vous les devoir.

SOPHIE.

Jugez d'après cela si je puis jamais cesser d'étudier, de cultiver les simples.

DES ETAMINES (*à part.*)

C'est une manière indirecte de me prouver sa constance. Le colonel ne comprend pas cela.

Madame D'HERBIN.

Mais après une si longue route, mon aimable amie, vous avez peut-être besoin de repos ?

M. DEMORANGES.

Nous te laissons, mon enfant.

SOPHIE.

Non, mon oncle ; demeurez, je vous prie ; je n'éprouve aucune fatigue ; et jamais je ne revins en ces lieux avec plus de plaisir.

DES ETAMINES (*à part*).

C'est encore pour moi.... On n'est pas plus adroite.

M. DEMORANGES (*avec intention*).

Eh ! bien, ma nièce, tu me rapportes sans

doute quelques-unes de ces jolies gouaches que tu fais avec tant de facilité ?

SAINT-ESTÈVE.

Madame cultiverait aussi.... la peinture ?

SOPHIE.

Quelques faibles esquisses.... voilà tout.

M. DEMORANGES.

Des esquisses ! des tableaux délicieux.... vous verrez, colonel. De l'expression...... du sentiment..... et par-tout une vérité.....

SOPHIE.

Mon oncle est d'une indulgence.....

M. DEMORANGES.

Tiens, j'aime sur-tout *ton Militaire blessé.*

SAINT-ESTÈVE.

Un militaire blessé !...

M. DEMORANGES.

C'est son dernier tableau. Figurez-vous un site sauvage et couvert de frimats ; un champ de bataille que l'on distingue à travers la fumée ; un fort que l'on attaque ; un jeune officier mourant porté par ses soldats.... Elle a mis dans tout cela une ame.... un mouvement.....

Madame D'HERBIN.

Oui, c'est ce qu'elle a fait de mieux.

SOPHIE (*troublée, bas à son oncle*).

Mon oncle....

M. DEMORANGES.

Oh ! ta modestie ne m'empêchera pas de parler.

SAINT-ESTÈVE.

Mais, Madame, ce ne sont plus là de simples esquisses.

DES ETAMINES (*à Sophie*).

Vous ne m'aviez rien dit de ce dernier tableau là ?

SOPHIE (*au colonel*).

En peinture, le sujet peut seul faire excuser la faiblesse de l'exécution.

AIR : *Loin des grandeurs je vis le jour.*

Celui qui fait un choix heureux
Dans les annales de l'histoire,
En rappelant des noms fameux
Par fois s'associe à leur gloire ;
Et lorsqu'il offre au monde entier
Les traits d'un enfant de Bellone,
Il peut saisir les feuilles de laurier
Qui s'échappent de sa couronne.

SAINT-ESTÈVE.

De pareils sujets doivent intéresser sans doute ; mais il me semble que c'est dans les voyages sur-tout que l'on peut observer....

SOPHIE (*gaîment et avec l'intention de séduire*).

M. le colonel a bien raison. Quoi de plus propre à échauffer l'imagination, que cette succession rapide de caractères différens, de scènes variées, d'événemens imprévus ? On met tout à profit ; les contrariétés même ont quelquefois du charme. Là, ce sont de bons villa-

geois, dont les refrains joyeux vous font maudire la vîtesse de vos chevaux : plus loin, des voyageurs qui viennent de verser, et dont la colère s'exhale en imprécations ; ici, près d'une chaumière, c'est une famille indigente qu'on a le bonheur de secourir, et dont on emporte en courant les bénédictions ; là, sous l'ombrage, c'est un couple amoureux qui n'entend seulement pas le bruit de votre équipage. Le Poète, le Peintre, le Philosophe, y trouvent des sujets, des tableaux, de la morale ; en un mot, pour tout être organisé qui sait observer et sentir, rien de divin comme les voyages.

SAINT-ESTÈVE (*à part*).

Comment donc, de l'esprit, des connaissances, des talens ? On n'est pas plus séduisante.

M. DEMORANGES (*à Sophie*).

La première impression ne t'est pas défavorable.

UN DOMESTIQUE (*une serviette au bras*).

Monsieur, vous êtes servi.

SOPHIE.

Mais puis-je me présenter à table dans un pareil négligé ?

M. DEMORANGES.

Eh ! parbleu tu es en habit de voyage. Vous nous restez, M. Des Etamines.

DES ETAMINES.

Voisin, c'est un plaisir..... (*à part*) Mais que vient faire ici ce maudit colonel ?

Madame D'HERBIN (*bas à Sophie*).

Le botaniste est sur les épines.

M. DEMORANGES.

Air : *Allons tous rendre hommage* (de l'Epreuve Villageoise).

Allons nons mettre à table :
Et qu'un vin délectable
A la saillie aimable
Vienne donner l'essor.

(*à part à sa nièce*).

Pour le charmer double d'effort,
L'instant est favorable :
Il faut réunir en ce jour
L'Hymen avec l'Amour.

TOUS.

Allons nous mettre à table,
Et qu'un vin délectable,
A la saillie aimable,
Vienne donner l'essor.

(*Saint-Estève donne la main à Sophie, M. Demoranges à madame d'Herbin, et Des Etamines les suit*).

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES ETAMINES (*seul*).

Je n'ai pu tenir à table plus long-tems ; j'étais au supplice. Madame de Valmire coquette et perfide ! Je ne puis encore le croire ! Comme à chaque instant elle jetait sur ce colonel des regards.... Elle ne m'a jamais regardé comme cela. Ah ! les femmes ! les femmes !.... Et ce Monsieur de Saint-Estève,qui s'imagine emporter d'assaut une place que depuis deux ans je tiens en état de siége, et que j'étais au moment de faire capituler. Oh ! nous verrons, nous verrons.

Air : *Songez donc que vous êtes vieux.*

L'ennemi me croit en défaut ;
Mais adroitement je l'observe,
Et vois aujourd'hui qu'il me faut
Quitter mon quartier de réserve.
L'assiégeant fait un vain effort :
Il peut compter sur mes ripostes ;
Et l'on n'emporte pas un fort
Dont je garde les avant-postes.

Ces militaires ne doutent de rien : et l'on croit, parce que je ne suis qu'un simple botaniste, que je me laisserai couper l'herbe sous le pied... Mais on vient, contraignons-nous.

SCÈNE II.

DES ETAMINES, M. DEMORANGES, SAINT-ESTEVE, SOPHIE, Madame D'HERBIN.

(*Saint-Estève donne la main à Sophie, et M. Demoranges à madame d'Herbin*).

M. DEMORANGES.

Comment donc, mon voisin, nous quitter au dessert! mais cela n'est pas bien.

SOPHIE.

Monsieur Des Etamines, je ne reconnais pas là votre galanterie ordinaire.

DES ETAMINES (*avec contrainte*).

Pardon, Madame; mais une indisposition subite.....

SAINT-ESTEVE.

En effet, Monsieur paraissait souffrir.

DES ETAMINES (*d'un ton piqué*).

Monsieur le colonel a daigné s'en apercevoir? (*à part*). Je crois qu'il me raille.

Madame D'HERBIN.

Vous étiez si joyeux du retour de Madame.

DES ETAMINES (*très-sérieusement*).

Mais je le suis encore.

M. DEMORANGES (*gaîment*).

Ah! çà, M. de Saint-Estève n'a point encore visité le parc. La soirée est délicieuse, si nous

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
ARCHIVES - ARCHIEF

faisions une petite promenade. Qu'en dites-vous, Mesdames ?

SOPHIE.

Dispensez-m'en, de grace; un reste de fatigue, quelques lettres à écrire.....

DES ETAMINES (*à part*).

Bon, je pourrai lui parler seul.

M. DEMORANGES.

Liberté toute entière, ma chère enfant; cela n'empêchera pas M. le colonel.....

SAINT-ESTEVE (*vivement*).

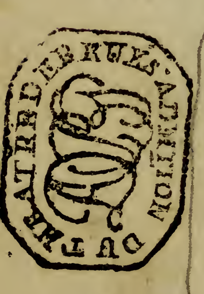
Pourquoi donc ? Nous tiendrons compagnie à ces dames.

M. DEMORANGES.

Oh ! des cérémonies ! mais songez donc que nous sommes à la campagne. Je suis bien aise, d'ailleurs, de vous faire voir si j'ai su respecter ce qu'ont fait ici vos aïeux. C'est que je ne suis point moi de ces acquéreurs qui se font un plaisir de tout dénaturer.

Air : *Comme faisaient nos pères.*

Loin de m'occuper d'embellir
Un gothique domaine,
Lorsque je m'y promène
Chaque objet m'offre un souvenir.
Là, j'aime à dire
« On venait rire ;
Là, j'aime à dire
« On venait boire et rire.
« Combien l'Amour lança de traits
« Dans ces mystérieux bosquets !
« Respectons-les ».


DU THÉATRE DES RUES ADMINISTRATION

J'aime à prendre le frais
Sous ces voûtes légères,
Où respiraient nos pères,
Où respiraient, où s'égayaient nos pères.

SOPHIE (*à son oncle*).

Vous méritez bien aussi, mon oncle, qu'on se souvienne un jour de tout ce que vous aurez fait.

M. DEMORANGES (*lui prenant la main*).

Ma chère amie, ce sera ma récompense.

SOPHIE (*jetant un regard sur Saint-Estève*).

Mais peut-être M. le colonel n'est-il pas disposé à faire la promenade que vous lui proposez?

DES ETAMINES (*à part*).

Voudrait-elle le retenir ?

SAINT-ESTÈVE (*avec contrainte*).

Je suis entièrement aux ordres de Monsieur.

M. DEMORANGES (*gaîment*),

J'étais bien sûr qu'il aurait quelque plaisir à revoir les lieux de son enfance, à parcourir ces jardins.....

SOPHIE.

Prenez garde, mon oncle. Vous ne devez pas ressembler à ces propriétaires ridicules, qui, sans songer à quel point ils vous contrarient, vous promènent sans pitié du parterre aux potagers, du bois à l'orangerie, du pont chinois à l'hermitage; vous forcent à suivre les sinuosités d'un filet d'eau qu'ils appellent une rivière ; ne vous feraient pas grace d'une plante, et s'arrangent de sorte, que ce qui ne devait

être qu'une partie de plaisir, devient, avec eux, le plus fatigant inventaire. Quant à moi, si jamais je suis dame de château, voici quel est mon plan.

Air : *Contredanse de la Trenitz.*

A la gaîté
Joignant la liberté,
Chacun, comme chez soi,
N'a que ses goûts pour loi.
Chez moi,
L'étiquette jamais
N'y trouvera d'accès.
Devant ses
Arrêts
Nous voyons le plaisir
Fuir.
De Phœbé qu'il efface,
Phébus prend-il la place ?
L'amateur de la chasse
Va courir les forêts ;
Mais bientôt hors d'haleine
L'appétit le ramène
Dans mon joyeux domaine
Où l'attend un vin frais.
Après déjeûner,
Jusqu'au dîner,
L'on se promène.
L'un va lire à part
La Fontaine ou gentil Bernard ;
Celui-ci veut voir
L'espoir
De la moisson prochaine.
L'un joue au billard,
L'autre va rimer à l'écart ;
Mais du dîner
La cloche va sonner ;
A ce son argentin
On quitte le jardin
Soudain ;

Car de chaque plaisir,
La table, sans mentir,
Est le seul, entre nous,
Qui soit de tous
Les goûts.
Après mainte saillie
Qu'inspire la folie,
Une douce harmonie
Nous ramène au salon.
Suivant sa fantaisie,
L'un parle comédie,
L'autre fait sa partie
De Wisk ou de Boston.
Maint propos joyeux,
De petits jeux
Viennent distraire;
Tandis que Mondor
Dans un coin paisiblement dort.
A certain signal,
Danse du schall,
Walse légère
Couronnent gaîment
Un jour qui m'a paru charmant.

(*fixant le Colonel*).

A ce projet
Trouvez-vous quelque attrait.
Peut-on, par son secours,
Embellir de ses jours
Le cours.
Parlez de bonne foi,
Croyez-vous que chez moi
On puisse réunir
Et bonheur et plaisir.

SAINT-ESTÈVE.

Qui ne serait heureux, madame, d'en faire la douce épreuve.

Madame D'HERBIN (*à part.*)

Elle n'oublie rien pour le séduire.

DES ÉTAMINES (*à part.*)

C'est moi qui ferai cette épreuve-là.

M. DEMORANGES.

Ton projet doit plaire à tout le monde : et pour mettre en action tes aimables principes nous te laissons.

DES ÉTAMINES (*à part.*)

Et moi, je ne quitte pas la place.

Madame D'HERBIN (*à M. Des Etamines.*)

Vous allez me donner, j'espère, une nouvelle leçon de botanique; il y a si long-tems que nous n'avons herborisé ensemble.

DES ÉTAMINES.

Excusez-moi, madame, le moment...

Madame D'HERBIN.

Est favorable. Il fait un tems superbe.

M. DEMORANGES.

Venez-vous, monsieur le colonel?

SAINT-ESTÈVE.

Je vous suis. (*à part.*) Tâchons adroitement de m'en débarrasser.

M. DEMORANGES (*à part.*)

Il enrage! tant mieux.

SOPHIE (*bas à Mad. d'Herbin.*)

N'oubliez pas sur-tout, de faire de cette lettre

l'usage dont nous sommes convenus. (*Elle tire une lettre de son sein et la lui remet.*)

Madame D'HERBIN (*bas à Sophie.*)

Reposez-vous sur moi. (*haut.*) Eh! bien, M. Des Étamines, vous vous feriez prier?

DES ÉTAMINES.

Comment donc, madame, je suis trop flatté!.., (*à part.*) La belle écolière que j'ai là.

SOPHIE.

Messieurs, que l'attrait de la promenade ne vous entraîne cependant pas trop loin. N'oubliez-pas, de grace (*fixant le colonel*) que je reste seule au château.

SAINT-ESTÈVE (*à part.*)

Et je n'en profiterais pas!

M. DEMORANGE (*l'entraînant.*)

Allons d'abord visiter les bosquets.

DES ÉTAMINES (*entraîné par Mad. d'Herbin.*)

C'est avec elle que je voudrais herboriser.

SCENE III.

SOPHIE (*seule.*)

Je crois avoir jetté déjà quelque trouble dans l'ame de Saint-Estève. Mais, si madame de Valmire a pu le fixer un moment, au seul nom de Sophie le charme serait détruit.... N'a-t-il pas juré de la fuir à jamais... (*Elle sonne.*) Il est tems de l'attaquer plus vivement encore et d'offrir à ses yeux... (*Un domestique entre.*) Que l'on apporte à l'instant les trois tableaux qui sont sur la cheminée de mon appartement.

(*Le domestique sort.*) Ces différentes allégories doivent produire sur le colonel la plus forte impression. Son cœur, que j'étudie sans cesse depuis trois mois, est susceptible des plus nobles sentimens, et malgré ses cruelles préventions contre sa femme.., (*Au domestique qui entre.*) Là, sur ce bureau. (*Lui faisant signe de se retirer.*) Il suffit. (*Tirant le devant du bureau et posant dessus les trois cadres.*) Plaçons-les dans l'ordre qui leur convient. Mais, j'entends du bruit, serait-ce déjà le colonel!.... C'est lui-même. (*Le colonel paraît.*)

SCENE IV.

SOPHIE (*assise et feignant de travailler à l'un des tableaux.*) SAINT-ESTÈVE.

SAINT-ESTÈVE (*au fond du théâtre.*)

Je me suis adroitement débarrassé de l'oncle, en entrant dans les bosquets.

SOPHIE (*sur le devant de la scène.*)

Je le crois bien, nous en étions convenus.

SAINT-ESTÈVE.

Elle est occupée à peindre. J'éprouve en la revoyant, un charme que je ne puis définir.

SOPHIE (*se levant et jouant la surprise.*)

Eh quoi! déjà de retour, monsieur le colonel.

SAINT-ESTÈVE.

Pardon, madame,... mais séparé tout-à-coup de monsieur votre oncle...

SOPHIE (*gaîment.*)

Vous vous êtes égaré, peut-être?

SAINT-ESTÈVE.

Égaré... Mais oui, madame.

AIR *nouveau de Doche.*

De m'être perdu sur ma route;
Croyez que je ne me plains pas,
Puisqu'ici même un Dieu sans doute
Prit soin de diriger mes pas.
Oui, tout mortel, je le confesse,
Envierait un destin si doux
Et voudrait s'égarer sans cesse
Pour se retrouver près de vous.

SOPHIE.

On n'a pas plus de galanterie.

SAINT-ESTÈVE.

Dites plus de franchise... Mais vous étiez occupée; et je vous dérange peut-être. (*Il fait un mouvement pour sortir.*)

SOPHIE.

Restez, de grace!... Je retouchais, en effet, quelques gouaches commencées pendant mon séjour en Suisse: et loin de m'importuner, vos avis, au contraire...

SAINT-ESTÈVE.

Je suis peu connaisseur.

SOPHIE.

C'est le moyen de juger sans préventions.

SAINT-ESTÈVE.

Oserais-je vous demander quels sont ces différens sujets?

SOPHIE (*désignant le premier cadre.*)

Ici l'hymen trop jeune encore pour connaître l'art de plaire, s'est vainement flatté de fixer l'amour. L'enfant de Cypris, effrayé de la chaîne la plus légère, brise les nœuds de fleurs dont on l'avait enlacé, et court porter ailleurs son inconstant hommage... Là, dans ce second cadre...

AIR : *L'hymen est un lien charmant.*

Ce pauvre hymen abandonné
Sentant bien son insuffisance,
Pour mieux assurer sa puissance
Des beaux arts s'est environné;
Déjà leur brillant assemblage
A doublé l'éclat de sa cour :
Pour plaire il met tout en usage,
Espérant que le Dieu volage
Pourrait bien enfin quelque jour
Vers lui faire encore un voyage.

SAINT-ESTÈVE.

Ce sont deux enfans qui ont si grand besoin l'un de l'autre.

SOPHIE (*continuant.*)

Dans ce troisième dessin... qui n'est pas encore terminé... l'hymen n'est plus reconnaissable. Enflammé du desir de plaire, il se croit digne enfin d'être aimé pour lui-même. Déjà les plus douces illusions l'environnent. Les fleurs naissent sous ses pas, mais rien ne peut lui faire oublier l'outrage qu'il a reçu. Les yeux fixés sur ce lointain, il attend vainement.....

(SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Mais enfin, ne ramènerez-vous pas ce fugitif?

SOPHIE.

C'est assez mon intention; mais il me faut sur ses traits l'expression de la surprise, du regret le plus sincère.,... Je dirai même du repentir... (*fixant Saint-Estève.*) Et, je n'ai pas encore trouvé cette figure-là.

SAINT-ESTÈVE.

Vous la trouverez, madame... Il serait dommage qu'un dessin aussi bien conçu, demeurât imparfait.

SOPHIE (*gaîment.*)

N'est-il pas vrai, monsieur le colonel?

SAINT-ESTÈVE (*avec chaleur.*)

Ah! si l'on était toujours libre de son choix; s'il n'était pas aussi souvent dicté par l'intérêt et l'ambition, cet hymen qu'on ridiculise et qu'on nous peint si redoutable...

SOPHIE (*avec un peu d'ironie.*)

Vous défendez sa cause avec une chaleur...

SAINT-ESTÈVE.

Permettez-moi de vous faire observer que vous l'attaquez d'une manière un peu forte; et ces tableaux...

SOPHIE (*avec négligence.*)

L'idée ne m'en appartient pas; une jeune

femme que j'ai rencontrée en Suisse et qu'on recevait avec intérêt chez mon amie, m'en a fourni le sujet.

SAINT-ESTÈVE (*à part.*)

Quel singulier rapport! (*haut*) Une jeune femme, dites-vous?

SOPHIE.

Se disant de Paris, et paraisant conserver un souvenir douloureux des torts d'un époux adoré.

SAINT-ESTÈVE (*avec trouble.*)

De Paris!... Et serait-il indiscret de vous demander son nom?

SOPHIE (*cherchant.*)

On l'appellait Emmeline; mais tout me porte à croire que ce n'était pas là son véritable nom.

SAINT-ESTÈVE.

Était-elle d'une figure?...

SOPHIE.

Je craindrais de n'être pas impartiale à cet égard. Vous savez que les femmes entre elles... Cependant on convenait assez généralement qu'elle ne manquait pas de physionomie...., qu'elle avait quelque grace, un esprit assez cultivé.

SAINT-ESTÈVE (*à part.*)

Ce n'est pas elle. Mon imagination toujours frappée...

SOPHIE.

Elle était d'autant plus à plaindre, qu'une

noble fierté l'empêchait, dit-on, d'avouer son amour pour l'homme injuste qui s'en était séparé si cruellement... Avec une ame aimante se voir abandonnée.... Oh! ces hommes! ces hommes!

SAINT-ESTÈVE (*avec une chaleur graduée.*)

On croira difficilement que vous ayez à vous en plaindre.

SOPHIE.

Il est si peu de femmes qui n'aient éprouvé leur inconstance.

SAINT-ESTÈVE.

C'est qu'il en est bien peu, madame, qui réunissent comme vous ce qui peut à la fois charmer le cœur et les yeux.

SOPHIE.

Oh! messieurs, voilà bien votre langage.

SAINT-ESTÈVE.

Eh! quel autre pourrait-on tenir auprès de vous?

SOPHIE.

C'est ainsi qu'en flattant notre amour-propre, les hommes se ménagent tout le plaisir de nous désespérer.

SAINT-ESTÈVE.

Vous leur en voulez-donc beaucoup?

SOPHIE.

J'avouerai qu'nn ressentiment assez vif est entré pour quelque chose dans la composition de ces tableaux.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL

SAINT-ESTÈVE.

Quoi! madame, le ressentiment et la vengeance auraient dicté cette ingénieuse allégorie.

AIR : *Jettez les yeux sur cette lettre.*

Craignez l'erreur qui vous entraîne ;
Daignez l'abjurer sans retour :
Devez-vous nous peindre la haîne ?
Vous inspirez si bien l'amour.
Offrez plutôt l'amant fidèle ;
Brûlant de feux toujours nouveaux ;
Et s'il vous manquait un modèle...
(*tombant à ses pieds.*)
Vous pouvez prendre vos pinceaux.

SOPHIE (*vivement.*)

Vous à mes pieds, monsieur le colonel.... (*avec ame.*) Vous !...

SAINT-ESTÈVE (*hors de lui.*)

Je ne puis résister au délire qui m'entraîne.

SOPHIE (*avec dignité.*)

Levez-vous, je l'exige. Si l'on vous surprenait à mes genoux... (*à part, en souriant.*) Mon mari... Quel scandale!

SCENE V.

LES MÊMES, M. DEMORANGES.

M. DEMORANGES. (*Il entre en riant*)

Ah! ah! ce pauvre Des Étamines.

SOPHIE (*jouant le trouble.*)

Ciel ! mon oncle !

M. DEMORANGES (*au fond du théâtre.*)

(*A part.*) A merveille. (*Haut.*) Ah ! c'est donc pour cela, monsieur le colonel, qu'en sortant du bosquet de l'amitié, vous vous êtes si adroitement esquivé au moment où je me flattais de vous conduire au temple de l'hymen.

SAINT-ESTÈVE.

Daignez excuser, monsieur.

M. DEMORANGES (*gaîment.*)

AIR : *Trouverez-vous un parlement.*

Je sais que les enfans de Mars,
Suivant leur noble destinée,
Portent rarement leurs regards
Vers le temple de l'hyménée.

(*S'approchant de Saint-Estève, et d'un ton marqué*)

Mais monsieur se rappellera
Que réprimant sa folle ivresse,
Ce n'est que dans ce temple-là
Qu'on tombe aux genoux de ma nièce.

SOPHIE.

Croyez, mon oncle, que Monsieur n'a rien dit.... qui pût m'offenser.

SAINT-ESTÈVE (*à part*).

Elle me défend, je suis aimé.

M. DEMORANGES.

Oh ! voilà bien les femmes ; on ne les offense jamais quand on leur parle à genoux. Au surplus, je ne suis point de ces oncles inexorables ! ma nièce est veuve, et je la connais

assez pour être sûr que si elle écoutait votre déclaration..... (*S'approchant du Colonel.*) Car vous ne me nierez point, Monsieur, que c'était une déclaration.

SAINT-ESTÈVE.

Je ne puis dissimuler qu'un ascendant aussi prompt qu'invincible....

M. DEMORANGES (*vivement*).

Vous aimeriez ma nièce?

SAINT-ESTEVE.

J'avouerai que jusqu'à ce jour aucune femme n'avait fait sur mon ame une aussi vive impression. Tant d'esprit et de graces, tant de talens et de rares qualités.....

SOPHIE (*avec intention et modestie*).

On voit bien que M. le Colonel cède facilement à ses premières impressions.

SAINT-ESTÈVE.

Non, Madame, ce n'est point un sentiment passager, c'est une atteinte profonde que je voudrais braver, et qui m'entraîne malgré moi.... Ah! pourquoi, lorsqu'enfin j'ai rencontré celle qui pourrait assurer le bonheur de ma vie, ne m'est-il pas permis d'espérer!...

M. DEMORANGES.

Pourquoi donc, Colonel? avec les femmes, il ne faut jamais désespérer de rien. Cherchez à plaire: vous êtes fait pour réussir, et ma nièce sait d'avance que j'approuve le choix qu'elle pourra faire.

SAINT-ESTÈVE.

Je n'oserais me flatter que Madame....

M. DEMORANGES.

L'indulgence avec laquelle on vous excusait tout-à-l'heure, prouve cependant assez qu'on ne vous voit point ici.... avec indifférence.

SOPHIE (*avec modestie*).

Mais, mon oncle....

M. DEMORANGES (*au Colonel*).

Ma nièce est mon héritière unique ; j'ai toujours desiré que ma grande fortune fût la récompense de services militaires. Le nom que vous portez, les rapports d'intérêt qui nous lient, la réputation que vous vous êtes faite à l'armée, tout me ferait souscrire avec plaisir à une alliance....

SAINT-ESTÈVE (*vivement*).

Quoi ! Monsieur, je serais assez heureux !....

M. DEMORANGES.

Vous connaissez ma franchise : eh bien, je vous avouerai que je ne sais par quel pressentiment secret, en vous voyant entrer au château, je me suis dit : voilà mon neveu.

SAINT-ESTEVE (*avec ivresse*).

Moi, vous appartenir ! moi, l'époux de madame de Valmire !.... Ah ! Monsieur !.... (*Changeant de ton*). Vons voyez le plus malheureux des hommes.

M. DEMORANGES.

Je ne vous comprends pas.

SOPHIE (*à part*).

Que va-t-il dire ?

SAINT-ESTÈVE.

Air : *Tu ne vois pas, jeune imprudent* (des Chevilles de Me. Adam).

Les destins cruels m'ont ôté
Jusqu'aux charmes de l'espérance ;
Plus vous m'accablez de bonté,
Plus vous augmentez ma souffrance.
Ah ! plaignez les tourmens d'un cœur,
Qui, plein de l'amour le plus tendre,
Peut encor rêver le bonheur,
Mais ne doit jamais y prétendre.

SOPHIE (*à part*).

Serais-je encore présente à sa mémoire ?

M. DEMORANGES.

Ma proposition aurait-elle pu vous blesser ?

SAINT-ESTÈVE (*vivement*).

L'accepter mettrait le comble à mes vœux.

M. DEMORANGES (*à part*).

Forçons-le de s'expliquer. (*Haut*). Je ne puis concevoir en ce cas quel obstacle insurmontable.....

TRIO.

SAINT-ESTÈVE.

Au nom du ciel, ne m'interrogez pas.

M. DEMORANGES.

Parlez-nous avec confiance.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Parens cruels !.... funeste obéissance !....

M. DEMORANGES (*bas à Sophie*).

Je conçois tout son embarras.

SOPHIE (*bas à son oncle*).

N'abusons pas de sa souffrance.

M. DEMORANGES.

Songez, Monsieur, qu'en pareil cas
C'est m'offenser que de se taire.

SOPHIE, M. DEMORANGES.

Expliquez enfin ce mystère.

SAINT-ESTEVE.

Apprenez donc que dans ces lieux,
D'un père l'injuste puissance
Accabla ma triste existence
Du poids d'un hymen odieux.



SOPHIE, M. DEMORANGES.

Vous auriez formé d'autres nœuds.

ENSEMBLE.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

O trop funeste obéissance!
Souvenir affreux pour mon cœur,
Oui, de toute mon existence
Un seul jour a fait le malheur.

SOPHIE.

Ah! n'augmentons pas sa souffrance;
Cet aveu dicté par l'honneur
Me fait concevoir l'espérance.
De régner encor sur son cœur.

M. DEMORANGES.

Observons-nous! De la prudence;
Rions tout bas de son erreur;
Oui, je puis bien, en conscience,
Ruser pour le rendre au bonheur.

M. DEMORANGES (*à part*).

Mais reprenons un ton sévère.

(*Haut*). Quel était votre espoir? que prétendiez-vous faire?

Par d'autres liens engagé,
Cédant à votre folle ivresse,
Vous cherchiez à tromper.... à séduire ma nièce
J'étais bien loin, je le confesse,
De croire qu'à ce point vous m'auriez outragé.

SAINT-ESTEVE.

Moi la tromper quand je l'adore!

SOPHIE (*bas à son oncle*).

Ah! je suis prête à me trahir.

M. DEMORANGES (*bas à sa nièce*).

Garde-toi bien de te trahir.

SAINT-ESTEVE (*à part*).

Fatal hymen! ô cruel souvenir!

SOPHIE (*à part*).

Sous ce déguisement si j'ai su l'éblouir,
Aux genoux de sa femme il faut qu'il tombe encore.

M. DEMORANGES (*haut*).

Non, rien ne peut vous excuser.

SAINT-ESTEVE.

Daignez me plaindre et ne pas m'accuser.

ENSEMBLE.

M. DEMORANGES.

Observons-nous, etc.

SOPHIE.

Ah! n'augmentons pas sa souffrance, etc.

SAINT-ESTEVE.

O trop funeste obéissance! etc.

M. DEMORANGES.

Comment, Monsieur, vous êtes marié!

SAINT-ESTÈVE.

Il n'est que trop vrai, monsieur, la franchise de votre accueil, et le respect que madame ins-

pire, ne me permettaient pas de vous le cacher plus long-tems.

M. DEMORANGES.

Je n'en reviens pas encore.

SOPHIE.

(*Avec intention.*) Et, sans doute, monsieur le colonel ne peut s'être engagé... que par inclination.

SAINT-ESTÈVE.

Moi, madame! j'aurais pu librement associer mon sort à l'être le plus disgracié de la nature, à la femme la moins faite pour fixer, à celle dont les ridicules et la gaucherie ne m'attirèrent que des railleries piquantes, et me forcèrent à m'en éloigner pour jamais.

M. DEMORANGES.

Quoi! vous l'auriez abandonnée?

SAINT-ESTÈVE.

Il n'était pas en mon pouvoir de surmonter la répugnance que m'inspirait cette union et que partageait la femme à qui l'on m'avait forcé d'unir ma destinée. (*avec une chaleur et un dépit gradués.*) Elle voyage, m'a-t-on dit, sous un nom emprunté; nous avons gardé l'un et l'autre le silence le plus profond : je ne la reverrai peut-être jamais... Sans doute elle le desire; mais privé par elle de mon indépendance et de l'espoir si doux d'associer mon sort... (*En fixant Sophie.*) à la seule femme qui pourrait l'embellir... Je ne puis songer à ce lien fatal sans éprouver une émotion que vous pouvez

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

juger à mon trouble... à l'altération de mes traits.

SOPHIE (*à part.*)

Il n'est pas encore aux genoux de Sophie.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE en courrier et à livrée.

LE DOMESTIQUE.

Je suis chargé de remettre ce billet à madame de Valmire.

SOPHIE.

C'est moi : donnez... (*Elle prend le billet.*) Vons permettez, messieurs. (*Elle le décachette.*) Je ne me trompe pas, c'est l'écriture de cette jeune Emmeline que j'ai rencontrée en Suisse... (*au colonel.*) et dont je vous parlais tantôt... (*au domestique, après avoir parcouru le billet.*) Elle serait à la poste de Livry?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame. (*Il sort.*)

SOPHIE (*achevant de lire la lettre.*)

« Je vous disais bien, madame, que je serais » de retour en France presqu'aussitôt que vous. » Je n'ai pas voulu passer devant le château de » M. votre oncle, sans avoir le plaisir de vous » voir et d'apprendre si vous portez encore » quelque intérêt à la malheureuse Emme- » line... (*appuyant.*) De Saint-Estève. »

TOUS.

De Saint-Estève !

SAINT-ESTÈVE.

Que viens-je d'entendre !.,. Ce serait-elle ?... Ce serait ma femme.

SOPHIE.

N'en doutez pas, monsieur le colonel : voilà le nom qu'elle nous cachait.

M. DEMORANGES.

Quel singulier hasard.

SAINT-ESTÈVE.

Mais le portrait que vous m'en avez fait, était si loin de ressembler...

SOPHIE.

Le malheur rend toujours une femme intéressante. (*Lui montrant la lettre.*) Reconnaissez-vous cette écriture ?

SAINT-ESTÈVE (*regardant la lettre.*)

Plus de doute, c'est elle-même. Je ne veux point la voir. Je pars à l'instant même... et Charles qui n'est point ici...

SOPHIE.

Votre présence en ces lieux, à laquelle elle est loin de s'attendre, produirait sans doute sur madame de Saint-Estève, l'effet le plus terrible ! Je cours la préparer à cette rencontre imprévue ; et vais d'abord la conduire dans mon appartement... (*bas à son oncle en sortant.*) Songez à le retenir. (*Elle sort avec précipitation.*)

SCENE VII.

SAINT-ESTÈVE, M. DEMORANGES.

SAINT-ESTÈVE (*dans la plus vive agitation.*)

Qui peut la ramener à Paris? Aurait-elle appris mon retour en France?... Daignez excuser, monsieur, le trouble où me jette un évènement.

M. DEMORANGES.

Pourquoi donc, monsieur le colonel?...... Vous n'imaginez pas toute la part que j'y prends.

SAINT-ESTÈVE.

Il faut que je m'éloigne... Je veux... Je dois éviter sa présence.

M. DEMORANGES (*avec intention.*)

Je ne vous conçois pas, monsieur de Saint-Estève, vous supportez avec peine une chaîne que tout semble concourir à vous rendre odieuse. Il paraît qu'elle n'est pas moins pesante à madame votre épouse. Que ne profitez-vous de cet heureux hasard, pour rompre des nœuds...

SAINT-ESTÈVE.

Quoi, monsieur, vous voudriez que dans votre château?...

M. DEMORANGES.

Pourquoi non? C'est ici que le mal s'est fait: c'est ici qu'il faut le réparer. (*à part.*) Frappons le dernier coup.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes (de Voltaire, chez Ninon.)*

Quand, victime de l'hyménée,
L'Amour, enchaîné malgré lui,
A vu flétrir sa destinée
Par les chagrins et par l'ennui ;
Est-on coupable aux yeux du sage,
En brisant son joug rigoureux ?
C'est un prisonnier malheureux
Dont on abrège l'esclavage.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame D'HERBIN.

Madame D'HERBIN (*entrant précipitamment.*)

Ah ! messieurs, je vous cherchais.

M. DEMORANGES.

Eh ! bien, notre jeune voyageuse ?...

Madame D'HERBIN.

Est instruite de la présence de monsieur le colonel au château.

SAINT-ESTEVE.

Et, sans doute, elle craint une entrevue ?...

Madame D'HERBIN.

Au contraire, monsieur, son ame adroitement préparée par madame de Valmire, semble avoir pris une nouvelle force. Elle desire, elle veut un entretien, et je suis accourue vers vous pour vous en instruire.

SAINT-ESTÈVE (*avec force.*)

Eh ! bien, j'y consens, oui je desire autant

qu'elle cette importante entrevue ; elle peut fixer le moment...

M, DEMORANGES.

J'aime à vous voir prendre cette résolution.

Madame D'HERBIN.

Elle n'attend que ma réponse pour se rendre auprès de vous ; et je cours la lui porter. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

(*Cette Scène et les précédentes doivent être jouées le plus lentement possible, pour donner à l'Actrice le tems de changer de costume.*)

M. DEMORANGES, SAINT-ESTÈVE.

M. DEMORANGES.

Convenez, colonel, que vous ne vous attendiez pas à tout ce qui vous arrive ici.

SAINT-ESTÈVE

Il semble que ce château soit destiné aux évènemens les plus remarquables de ma vie. Mais combien il m'en coûte, monsieur, de vous rendre témoin d'une explication pénible... dont je ne puis encore prévoir toutes les suites.

M. DEMORANGES.

Croyez que j'en serais bien dédommagé, si je pouvais contribuer à un rapprochement...

SAINT-ESTÈVE (*vivement.*)

Jamais, monsieur... jamais. Ne vous en flattez pas.

M DEMORANGES.

Mais, on vient... C'est, sans doute madame

de Saint-Estève. Allons, colonel, du courage!... je vous laisse. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

SAINT-ESTÈVE, SOPHIE (*conduite par madame d'Herbin. Nouveau costume de voyage à manches longues. Sur le visage un grand voile blanc chargé de broderie.*)

SAINT-ESTÈVE (*sur le devant de la scène.*)

Parens cruels, à quelle extrémité me réduisez-vous!

(*Madame d'Herbin sort à un signe de Sophie. Saint-Estève et Sophie se regardent d'abord : moment d'embarras et de silence mutuel.*)

SOPHIE (*d'une voix très-altérée.*)

Enfin, monsieur, j'ai donc l'avantage de vous voir... Il fallait que le hasard me procurât cette faveur.

SAINT-ESTÈVE.

Je ne suis pas moins surpris que vous, madame, de nous retrouver en ces lieux.

SOPHIE.

Que de tems s'est écoulé depuis notre dernière entrevue.

SAINT-ESTÈVE (*avec ironie.*)

Il a dû passer rapidement pour vous... De

longs voyages, votre séjour en Suisse..., mille plaisirs, sans doute, attachés sur vos pas...

SOPHIE.

Cet entretien doit être important pour tous deux, et va fixer à jamais notre sort.

SAINT-ESTÈVE.

Je vous comprends, madame.

Air : *Pardonnez je vous en supplie* (de la jeune Mère).

Vous brûlez de rompre une chaîne
Qui nous accable tous les deux!
Ah ! loin d'y souscrire avec peine,
Je vole au-devant de vos vœux.
De nos parens, si fiers de leur puissance,
Il est bien tems de réparer l'erreur,
Puisque pour eux un jour d'obéissance
Fut acheté par dix ans de malheurs.

SOPHIE.

Et sur quoi pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de rompre la chaîne qui nous lie ?

SAINT-ESTEVE.

Je ne me fais pas illusion sur mes premiers torts envers vous, Madame, et je sais que vous avez le droit de me haïr.

SOPHIE (*avec ame*).

Vous haïr !... Ah ! M. de Saint-Estève !..... l'expression est trop forte.

SAINT-ESTEVE.

Si je ne vous étais au moins indifférent, seriez-vous restée dix ans sans vous intéresser à

mon sort ? Tous mes amis, malgré la guerre, sont parvenus à m'écrire : vous seule avez gardé le plus profond silence.

SOPHIE (*réprimant un mouvement*).

Il ne m'est pas possible de répondre encore à ce reproche... (*changeant de ton*). Mais revenons au sujet important d'une éternelle séparation.

SAINT-ESTEVE (*avec amertume*).

J'oubliais, en effet, que c'est le seul motif qui vous a fait desirer cet entretien.

SOPHIE.

Ecoutez-moi, de grace, et suspendez un instant vos injustes préventions.

SAINT-ESTEVE (*marchant avec agitation*).

Parlez, Madame... parlez... je vous écoute.

SOPHIE.

Lorsque dans ce château.... dans ce même salon on nous força de nous unir, je n'offris à vos yeux que des traits insignifians, qu'un assemblage fatiguant de préjugés gothiques : vous m'abandonnâtes. (*Mouvement de Saint-Estève*).

Air : *En deux moitiés, le Ciel, dit-on.*

D'avoir pu me fuir sans regrets
Ne pensez pas que je vous blâme ;
Vous n'aperçûtes que mes traits,
Vous ne pouviez juger mon ame.
Oui, vous deviez m'abandonner ;
Et loin que mon cœur vous accuse,
Quand je voulais vous condamner,
Mon miroir était votre excuse.

ADMINISTRATION DU THEATRE ... CHERCHER
VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

SAINT-ESTEVE.

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Mais moi, malheureuse victime d'une éducation ridicule ; et cependant éblouie, charmée par mille qualités aimables que je trouvais en vous, heureuse et fière de porter le nom de votre épouse, pensez-vous que j'aie pu rompre aussi légèrement les liens sacrés qui nous unissaient ?.... Ah ! si vous pouviez savoir tout ce que j'ai souffert !

SAINT-ESTEVE (*un peu troublé*).

Mais enfin, Madame.....

SOPHIE.

Si j'ai quitté Paris, si j'ai voyagé dans l'étranger, ce n'était que pour me distraire de ma douleur, que pour essayer de vous effacer de mon souvenir ; déjà même vous étiez moins présent à ma pensée, lorsque tout-à-coup le bruit de vos exploits militaires retentit jusqu'à moi. J'apprends que, couvert de gloire, vous êtes parvenu au rang de Colonel, et qu'enfin blessé mortellement.... Comment ne pas s'intéresser à vos succès, comment n'être pas orgueilleuse de vous appartenir ? comment ne pas chercher à partager les dangers.......... Ah ! M. de Saint-Estève, que vous êtes loin de savoir ce qui s'est passé dans mon cœur !

SAINT-ESTEVE.

Quoi ! Madame, j'aurais pu me méprendre,

vous méconnaître à ce point !.... Ce serait là cette Sophie ?.....

SOPHIE (*lui saisissant une main involontairement*).

Ah ! répétez ce nom là... j'ai cru que vous l'aviez oublié tout-à-fait.

SAINT-ESTEVE.

Plus je vous entends, Sophie, et plus vous augmentez mon trouble et ma surprise.

SOPHIE (*d'un ton plus pénétrant encore*).

Vous desirez rompre entièrement nos nœuds. Eh ! bien, connaissez-moi, Saint-Estève. Fixé peut-être par des charmes que le sort m'a refusés, vous brûlez, je le vois, de former une autre alliance. J'y consens : jouissez de l'indépendance la plus absolue.

Air : *Voilà bien ces lâches Mortels.*

Soyez libre aux yeux de la loi :
A vos moindres desirs soumise,
Je vous rends aujourd'hui la foi
Que vous m'aviez en vain promise.
Laissez-moi, pour seule faveur,
Votre nom cher à la victoire...

(*Avec beaucoup d'expression*).

Et si je renonce au bonheur,
Ne me privez pas de la gloire.

SAINT-ESTEVE (*avec chaleur*).

Moi, vous abandonner encore ! Non, Sophie, vous venez de me rendre à l'honneur, à moi-même. Qui pourrait résister à tant de grandeur d'ame, à cette voix si touchante.... (*Ici*

M. de Morange et Mad. d'Herbin paraissent à la porte du fond, et les écoutent.) Mais pourquoi me cacher aussi cruellement ces traits... (*Il veut lever le voile*).

SOPHIE (*l'arrêtant*).

Souvenez-vous, Saint-Estève, qu'ils furent l'objet de vos mépris, et des railleries les plus amères.

SAINT-ESTEVE.

Ah ! ne m'accablez pas.

SOPHIE.

Ces traits furent cause de votre premier abandon, et peut-être qu'en les revoyant....

SAINT-ESTEVE.

Non, dût votre figure être aussi peu séduisante, que votre ame est noble et belle. Je proclame tous mes torts, et jure de ne jamais me séparer de Sophie....

SOPHIE (*levant son voile*).

Vous l'exigez !

SAINT-ESTEVE.

Que vois-je ! Madame de Valmire !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, M. DEMORANGES, Madame D'HERBIN, M. DES ETAMINES.

M. DEMORANGES (*accourant entre eux deux.*)

Oui, mon ami, c'est ma nièce que tu as trop

long-tems méconnue, et qui, d'accord avec moi, te donne une leçon que tu méritais, et que tu nous pardonneras sans doute.

DES ETAMINES.

C'est sa femme !

SAINT-ESTEVE.

Est-ce une illusion !... Sophie ! Monsieur !.... Quoi ! vous seriez cet oncle ?...

M. DEMORANGES.

Revenu tout exprès d'Amérique pour acheter cette terre que ton épouse a payée ; pour acquitter tes dettes, dont je te remettrai les billets. Avoue qu'en te voyant entrer ici, j'avais bien raison de dire : « Voilà mon neveu ».

SAINT-ESTEVE.

Ah ! mon oncle ! (*Ils s'embrassent*).

M. DEMORANGES.

Air : *On prétend qu'à ce Monsieur* (de Bencelin).

Profitant de ton erreur
Nous avons usé de ruse ;
Heureux celui qu'on n'abuse
Que pour le rendre au bonheur !
Ah ! bénis ta destinée :
Il faut dans cette journée
Du plus aimable hymenée,
Resserrer les doux liens.
Voilà ton château, ta femme ;
Quel doux plaisir pour ton ame !...
Tu rentres dans tous tes biens.

SAINT-ESTEVE (*avec ivresse*).

Je crois rêver encore.... Non, jamais le bonheur ne fut entouré de plus de charmes....

M. DEMORANGES (*avec intention.*)

Il ne te manque plus que ton petit Courrier...

SAINT-ESTEVE.

Qui sera bien étonné, sans doute....

SOPHIE (*doucement et lui prenant la main.*)

Vous l'aimez donc beaucoup, Saint-Estève ?

SAINT-ESTEVE.

J'ai juré de ne le quitter jamais.

SOPHIE (*vivement, et reprenant le langage de Charles*).

Je m'en souviens, mon colonel.

SAINT-ESTEVE (*la fixant avec stupéfaction*).

Qu'entends-je ?

SOPHIE (*reprenant son ton naturel*).

Et s'il tardait trop à revenir, pour vous rendre votre chère illusion, je reprendrais des habits...

Madame D'HERBIN.

Sous lesquels elle eut le bonheur de conserver vos jours.

SAINT-ESTEVE (*pressant Sophie dans ses bras.*)

Sophie !... adorable Sophie !...

DES ETAMINES.

Ce petit Courrier là me fait verser en chemin.

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève*).

Tu l'avais abandonnée ; elle a couru partager tes souffrances. Tu l'avais jugée sans mérite et sans esprit ; elle t'a séduit par ses talens : tu l'avais trouvée laide, regarde là !... Et voilà, mon ami, comme les femmes se vengent.

VAUDEVILLE.

M. DEMORANGES (*à Saint-Estève*).

Air *nouveau de M. Doche.*

Ce jour en éclairant ton cœur,
Te prouve bien ta maladresse ;
Ce n'est pas en courant sans cesse
Que l'on peut fixer le bonheur.
Sous les lois d'un hymen prospère,
Ma nièce va te retenir ;
Et saura te prouver, j'espère,
Qu'il vaut mieux tenir que courir.

SAINT-ESTEVE (*à Sophie*).

Lorsque de toi je m'éloignais,
J'étais bien coupable sans doute ;
Mais comment s'arrêter en route,
Quand on suit les guerriers Français ?
Si, dans le chemin de la gloire,
Ils courent sans se ralentir ;
C'est, qu'assurés de la victoire,
Pour eux c'est tenir que courir.

DES ETAMINES.

Courant les champs au point du jour,
Pour cultiver la botanique,
Au sein d'une plante exotique
J'avais concentré mon amour.

A quarante ans célibataire,
Hélas ! je commence à sentir
Qu'une femme m'est nécessaire :
Il vaut mieux tenir que courir.

Madame D'HERBIN.

Quand nous avons fait la moitié
Du trop court chemin de la vie,
Pour rendre la route fleurie,
L'amour ne vaut pas l'amitié.
Lorsque l'un nous quitte en voyage,
L'autre est là pour nous secourir;
Et l'on pense, quand on est sage,
Qu'il vaut mieux tenir que courir.

SOPHIE (*au Public*).

L'indulgence de vos arrêts
Soutient ce soir notre espérance :
On court toujours plus d'une chance
Quand on court après les succès.
Qu'un bruit flatteur nous encourage;
Il ne peut trop tôt retentir :
Car pour nous, en fait de suffrage,
Il vaut mieux tenir que courir.

FIN.



VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief